

# Too Face'

L'Édition

*To Face*

L'Édition

Le projet est né de l'image du filet de pêche ramené par la vague au bord du rivage. **New Relation** a pensé le déchet comme un revenant. D'abord dans les profondeurs de l'eau comme refoulé, il devient une fois ramené par la vague le reflet de notre mode d'existence occidentale. Il nous amène à faire face au résultat de notre manière de produire et à remettre en cause la distinction traditionnelle entre histoire de la nature et histoire humaine.

C'est à partir de cette métaphore de la mer, de l'idée de "faire face", de l'image du refoulé qui ressurgit, que New Relation a créé un sac, the *Ghost Bag*

Composé de matériaux recyclés, le sac est lui-même recyclable. Pour cela, New Relation a développé un nouveau tissu consistant en des filets de pêche récupérés de la mer<sup>1</sup> (déchets des outils de la pêche intensive), piégés dans du nylon régénéré Econyl<sup>2</sup>.

Le temps d'une exposition nous avons prolongé cette pensée qui entoure et imprègne le sac en le mettant en scène. L'exposition propose un dispositif pour mettre en psychanalyse l'objet pris comme sujet conscient. Au centre de la pièce, disposé sur un divan et faisant face à une chaise vide, le sac est entouré du son d'un océan recomposé mélangé à des fragments d'entretiens : ce sont les voix de chercheuses et chercheurs qui continuent d'interroger un rapport à l'environnement décentré. L'édition recueille et déploie la série d'entretiens entendue par bribes à l'exposition.

Le magazine s'empare de la proposition artistique de New Relation pour entreprendre une analyse et une recherche sur le thème de l'Anthropocène. À partir des différents ancrages de l'exposition et de la production du sac, nous sommes adressés à des chercheuses et chercheurs qui ont fait de ces questions leurs spécialités.

L'horizon commun de ces échanges est la nécessité de faire le bilan de la trace omniprésente de l'humain sur terre, et de penser de nouvelles relations et manières d'être à ce qui est dit "naturel". Nous pensons que ces paroles permettent de "faire face" dans un double sens : faire face à la réalité du monde anthropocène, et se redresser pour imaginer de nouvelles solutions.

**To Face** se présente ainsi comme une série d'entretiens sous une forme proche de la discussion, croisant la géographie, l'épistémologie, l'anthropologie, les sciences du langage et la psychologie environnementale.



<sup>1</sup> Provenance des filets de pêche récupérés de la mer : CIV den Oever, Pays Bas.

<sup>2</sup> Le développement du sac a été subventionné par Worth Partnership Project.

# Prélude

## Un changement de paradigme

Il n'est plus un endroit sur terre où l'on ne perçoive pas les effets de l'activité humaine. C'est ainsi que se définit l'Anthropocène. Que ce soit en mer, sur terre ou dans l'atmosphère, les outils de mesure modernes révèlent une omniprésence de la trace humaine. Le géographe ***Michel Lussault*** nous fait prendre conscience de ce qu'implique un tel changement de paradigme sur notre manière d'habiter. Le monde faisant système, toute action, même locale peut avoir une portée globale.

Les implications de la pensée écologique jusque dans le champ artistique sont la marque d'un changement civilisationnel. Le philosophe ***Loïc Fel*** nous fait prendre conscience du repositionnement nécessaire de l'artiste, emblématique d'un faire humain en voie de s'intégrer intimement à l'environnement naturel.

## Faire face au déchet, le revenant

Le filet de pêche est ce déchet marin tantôt visible, tantôt imperceptible, dont les conséquences connues nous cachent l'étendue réelle des problématiques qu'il engage. Nos questions à son sujet nous ont portés à rencontrer ***Géraldine Le Roux***, dont les travaux d'anthropologie auprès de sociétés autochtones littorales ont permis de mettre en valeur l'impact réel de ces dérives plastiques.

Penser le déchet amène aussi à déconstruire certaines promesses. Le recyclage n'est pas infini. Les énergies renouvelables ne sont pas des solutions miracles. Avec ***Aurélia Gualdo***, dont le sujet de thèse traite des rapports entre mode et environnement, nous revenons sur les limites de la transition écologique.

## Faire avec, renouer

Lorsque la nature nous dépasse, on peut être tenté d'en faire une adversité. Le contexte actuel et l'envie de faire guerre le montrent bien. La définition de ce que nous entendons par le mot « nature » varie à mesure qu'avance l'histoire humaine. Nous sommes libres d'infléchir positivement ce terme. ***Stéphanie Posthumus***, par son analyse du traitement de la nature dans la littérature, nous rappelle l'importance du rôle de l'imagination dans l'advenue d'un nouveau modèle de pensée. Renouer avec la nature est donc un acte physique mais avant tout mental. ***Alix Cosquer***, chercheuse en psychologie environnementale, nous rend attentifs aux réactions positives du cerveau humain dans un environnement naturel. Prendre soin d'un milieu c'est aussi considérer les bienfaits qu'il apporte en retour. C'est un système de relation, nous y sommes inclus et compris.



## Sommaire

**Michel Lussault**  
Géographe /01  
p.10

**Loïc Fel**  
Philosophe /02  
p.16

**Géraldine Le Roux**  
Ethnologue /03  
p.22

**Aurélia Gualdo**  
Doctorante en anthropologie /04  
p.26

**Stéphanie Posthumus**  
Spécialiste d'écocritique /05  
p.32

**Alix Cosquer**  
Chercheuse en psychologie  
environnementale /06  
p.36



# L'habitat humain

## Michel Lussault

Notre simple présence engage un système entier. Loin de se limiter à l'espace que nous occupons physiquement, l'habitat humain s'est élargi aux territoires qu'il mobilise indirectement par sa consommation. Michel Lussault, géographe à l'université de Lyon insiste sur les enjeux sociaux et politiques de cette conscience spatiale.



## /01

***Quel point du projet a particulièrement retenu votre attention ?***

Tout d'abord, le fait de travailler avec le plastique me paraît intéressant. Depuis une vingtaine d'années, cette matière a une valeur ambivalente. Puisque le plastique est ce que l'on est capable de créer, et qu'il n'existe pas en tant que tel dans l'environnement biophysique, il a longtemps été un symbole de progrès pour des sociétés humaines affichant leur capacité à bouleverser l'ordre de la matière. S'il sert aujourd'hui de matière première à un très grand nombre d'objets usuels, il est aussi l'emblème du sous-produit, du déchet de la société de consommation. Il y a quelque chose de très troublant dans la matière plastique qui représente un som-met de l'accomplissement technologique des sociétés humaines et qui dans le même mouvement est considéré comme le déchet ultime.

***L'intérêt que nous avons eu pour cette matière nous est aussi venu de l'idée qu'elle reflétait un certain mode de production, qu'en pensez-vous ?***

Oui, c'est ce qui focalise aussi l'attention de certains scientifiques pour qui le déchet plastique est emblématique de ce qu'ils appellent « le métabolisme des systèmes contemporains ». Le plastique est devenu une façon de réfléchir au monde contemporain comme système de flux

To Face

de circulations inaltérables et incontrôlables. Lorsque les productions humaines sont transformées en « relief » - je préfère ce mot à celui de déchet, qui renvoie à une vision ancienne de la production et de l'utilisation des matériaux - elles ne sont plus arraisonnées, elles ont leur vie propre. C'est un matériau intéressant pour penser le recyclage mais aussi pour mettre au défi ses limites, tant il est difficile à contrôler.

Le plastique est doté d'une face double. Sous forme de déchet, il est à la fois omniprésent et invisible, toujours là et non-contrôlable. Il circule un peu partout dans les réseaux et les flux de la mondialité, que ce soit des flux aériens ou hydrologiques, émettée en particules de plus en plus fines, se retrouvant dans les systèmes digestifs des poissons comme des êtres humains, sous la forme de microplastiques voire de microparticules. Il est le symbole d'un système monde contemporain, dans lequel la moindre parcelle de matière peut se retrouver mise en circulation à l'échelle planétaire, toujours au-delà du lieu où elle a été produite et consommée.

Je me suis donc retrouvé dans votre pensée du déchet comme revenant. Cela confirme l'idée que le déchet plastique est le refoulé presque au sens freudien du terme du système contemporain. C'est quelque chose connu de tous et qui résiste.

***Comment, à partir de ce constat de l'omniprésence du plastique dans les espaces, appréhender ce qui est dit « naturel » ?***

Il faut se méfier du concept de nature. Il est certain que l'activité humaine, en raison de son intensité,

a un impact sur tous les éléments biophysiques du système planétaire. L'après Seconde Guerre mondiale et l'organisation urbaine sans précédent qui la caractérise peut être un marqueur de ce changement. Pour le dire autrement, il n'y a plus d'endroits sur Terre où l'on pourrait constater l'absence d'effets anthropiques sur les systèmes biophysiques. Pourtant, de tels lieux, des « terres inconnues », où les effets anthropiques étaient nuls, existaient encore au début du XXème siècle.

Cela n'est plus possible pour une raison simple : depuis maintenant 35 ans, on a suffisamment documenté ce qu'on appelle le changement global, le *global change*, dont l'aspect le plus spectaculaire est le dérèglement climatique. L'approfondissement des connaissances nous a donné la certitude que le changement global est si planétaire - comme son nom l'indique - qu'il atteint l'intégralité du fonctionnement biophysique terrestre. C'est précisément pour cela que des milliers de chercheuses et chercheurs font l'hypothèse de l'Anthropocène. Ce n'est pas un mot moral, il s'agit simplement du constat que nous venons de faire, qui peut être observé à toutes les échelles.

Il devient donc difficile de penser la nature comme une réalité extérieure à l'activité humaine, qui serait le cadre qu'il nous faudrait préserver, dans lequel nous pourrions simplement mettre délicatement nos pieds recouverts de chaussons de feutre de manière à ne rien abîmer. En réalité ce que nous appelons la nature n'est rien d'autre que ce que nous fabriquons avec les réalités biophysiques, à partir de nos activités. Et nous la fabriquons

simplement parce que nous habitons la planète. C’est là que la question de l’habitat devient centrale, l’activité humaine par essence, c’est l’activité d’habitation.

***Est-ce en ce sens que vous parlez de la nature comme d’un “artefact humain” ?***

Oui. Ce que l’on appelle la nature, c’est le nom que nous donnons historiquement à la façon dont une société humaine stabilise son environnement biophysique. Les données biophysiques de fond ne changent pas beaucoup : les grands cycles de l’eau, du carbone et de l’atmosphère sont toujours les mêmes. Mais, à chaque époque, la façon dont l’habitation humaine travaille ces données biophysiques, renvoie à un état de nature spécifique et toujours différent. Il faut comprendre que la nature est une invention culturelle, sociale, scientifique, artistique et politique des sociétés humaines, qui va qualifier un état de notre relation au système biophysique. Et cette relation change en permanence. La nature de 2020 n’a rien à voir avec la nature de 1970, ni avec la nature de 2010. On peut même faire l’hypothèse que la pandémie que nous sommes en train de vivre va faire profondément évoluer la conception que nous avons du système biophysique.

On peut donc comprendre pourquoi la nature devient un thème artistique et esthétique. Elle est déjà une invention, quelque chose qu’on doit stabiliser. Aujourd’hui, toute la création artistique est engagée dans des activités pour donner à cette nature un certain aspect, une certaine figure, une certaine manière d’apparaître. De façon paradoxale,

une des caractéristiques de la nature Anthropocène 2020, c’est qu’on ne peut l’envisager sans plastique. Le paysage naturel actuel est un paysage où apparaît le déchet de l’activité humaine.

***Les espaces naturels ménagés dans ce monde globalement urbanisé, n’ont-ils pas une simple vocation de réserve de survie ? On est presque contraint de mettre de côté des espaces verts par défaut, pour limiter la casse...***

L’être humain a toujours commercé avec les propriétés biophysiques. La phrase de Descartes disant que les hommes sont « comme maîtres et possesseurs de la nature »<sup>1</sup>, caractérise la modernité et sa volonté de se séparer des entités biophysiques, d’être en position de maîtrise absolue de ce qu’on appelait la nature. En réalité nous ne le pouvons jamais, cette pandémie nous le montre. La seule chose en notre pouvoir est de nous saisir de la réalité biophysique et de comprendre comment ces réalités peuvent entrer dans notre habitation, comment les concilier. Regardez comment la crise climatique nous oblige par exemple à nous ressaisir de certains éléments du système atmosphérique. Que faisons-nous avec la chaleur ? Que faisons-nous avec l’extrême variété du temps météorologique ? Que faisons-nous avec l’air ? Que faisons-nous des arbres ? L’arbre redevient d’ailleurs un sujet majeur dans les réflexions contemporaines. On commence à réfléchir à un ré-ensauvagement nécessaire de certaines parties du monde. Vous avez par exemple la philosophe de l’environnement Virginie Maris<sup>2</sup> qui milite pour

la redécouverte du sauvage ou plus exactement la possibilité de recréer des espaces dans lesquels le sauvage reprend le dessus ; des réserves de feral où l’homme n’aurait pas accès. Ça paraissait incongru il y a 50 ans. On avait l’impression à ce moment que préserver des espèces revenait à les encadrer avec des présences humaines.

***Qu’est-ce que vous entendez précisément par l’idée d’habitation ? On comprend dans votre discours que cela ne désigne pas uniquement la zone occupée physiquement par un individu...***

Il faut d’abord revenir aux sources même du mot. Le concept d’habitat est né au 17<sup>ème</sup> siècle dans le domaine des sciences naturelles, il caractérise alors l’espace de vie d’une espèce. En ce qui concerne l’espèce humaine nous ne devons pas réduire son habitat au logis. Votre habitat n’est pas seulement limité à votre résidence, à votre voisinage, ni même aux espaces que vous fréquentez tous les jours. Il s’agit de l’ensemble des espaces mobilisés pour satisfaire votre besoin habitant. Même en période de confinement, même en cas d’assignation à résidence, nos espaces de vie ne se confondent pas totalement à ceux du logis. Il y a par exemple aujourd’hui les espaces communicationnels qui sont venus augmenter l’habitat humain : la géographie l’a bien montré, les espaces numériques sont des réels espaces. L’habitat humain s’est complexifié. Prenons un cas très simple : quand vous vous nourrissez, si vous consommez une protéine carnée qui a été extraite d’un animal nourri au soja, cela veut dire que votre habitat fait intervenir

une petite fraction d’une exploitation intensive de soja dans la forêt amazonienne. Et là, ça devient absolument vertigineux. Pour chaque personne aujourd’hui dans le monde, compte tenu de ce qu’est la mondialisation, son habitat devient une sorte d’écume spatiale élargie et étendue au monde entier.

***Notre manière d’habiter et de penser l’habitat dépend donc également de choix idéologiques ?***

Bien sûr. Il s’agit de ne culpabiliser personne mais au contraire de prendre conscience de cette responsabilité individuelle pour en faire quelque chose de politique. Prenons un exemple dans votre type de consommation d’objets : selon que vous utilisiez ou non des objets en plastique, selon qu’ils soient produits neufs ou recyclés, vous n’aurez absolument pas le même type de configuration de votre habitat. C’est donc en soi l’acte d’habiter qui est, pour reprendre la notion de Bruno Latour, « cosmopolitique »<sup>3</sup> : il a en réalité un rôle à jouer dans une certaine conception du rapport que nous avons au système biophysique planétaire.

***La conscience spatiale dont vous nous parlez devient dès lors une conscience des interdépendances...***

Elle devient une conscience écologique au sens strict du terme, c’est à dire une conscience d’une interdépendance entre toutes les entités qui partagent cette planète. J’insiste sur le fait que le concept de nature nous a souvent poussé à penser que ce qui était non-humain nous était extérieur. Si nous prenons ce concept d’habitat au pied

de la lettre nous nous rendons compte que tout est en permanence interrelié et assemblé, arrangé. Notre habitat est un arrangement permanent entre moi humain et d’autres humains, entre moi humain et d’autres entités non-humaines et non-vivantes, car nous avons aussi des relations avec le non-vivant. Nous sommes constamment en contact avec des matériaux, qui ne sont d’ailleurs pas simplement des matériaux d’usage, mais qui sont véritablement des matières, que nous rencontrons dans nos habitations au quotidien et avec lesquelles nous devons faire avec. Nous vivons ainsi avec le plastique, nous habitons avec le plastique, nous cohabitons avec le plastique, donc autant objectiver la relation que nous entretenons avec lui.

***Lorsque vous soulignez la dépendance de l’humain à l’égard de l’écosystème qui l’entoure, vous y reconnaissez une certaine vulnérabilité ?***

Si la pandémie que nous traversons a bien un mérite, c’est celui de nous forcer à regarder en face notre vulnérabilité individuelle, sociale et d’espèce. Et cette vulnérabilité est aussi celle de toutes les autres espèces vivantes, le vivant est vulnérable par définition. La caractéristique du vivant est de n’être que fugacement, c’est donc sa mortalité qui le définit. Cette vulnérabilité est donc d’abord celle de l’ensemble du vivant. Ensuite, il y a une vulnérabilité du non-vivant qui est d’un autre type : elle n’est pas liée à la mortalité mais à la possibilité que les humains ont, en raison de leur puissance technique, de dérégler l’organisation du non-vivant. L’exploitation

du lithium, par évaporation des eaux contenues dans des nappes fossiles dans le désert d’Atacama en est un bon exemple. Le minéral qui était soluble devient précipité et intégré dans une chaîne industrielle complexe et menacée d’épuisement. Cette question de l’épuisement des ressources minérales montre que nous provoquons un stress sur le non-vivant, il est donc vulnérable, nous devons y porter attention. Cette vulnérabilité est véritablement généralisée et c’est ceci qu’il est intéressant de prendre en compte.

***Cette nécessité de prendre en compte la vulnérabilité des différentes entités est-elle également un enjeu pour une politique du care ?***

Ma pensée s’inscrit en effet dans la théorie du *care*, proposée entre autres par les chercheuses Joan Tronto<sup>4</sup> et Carol Gilligan<sup>5</sup> , que je transpose à la notion d’espace. Nous avons selon moi deux choses à faire, qui renvoient aux deux sens possibles du verbe *to care* en anglais. Je pense qu’on ne peut pas prendre soin si on n’est pas attentif, et qu’on ne peut pas être attentif si on ne prend pas soin. C’est donc une sorte de système vertueux qui s’installe et s’inscrit. Mais nous avons en premier lieu à porter attention à nos manières de cohabiter, rien ne peut se faire si nous ne sommes pas d’abord attentifs à la manière dont nous habitons et cohabitons. Et cela passe par la réflexion que nous avons eu précédemment sur nos habitations individuelles : il faut essayer de prendre conscience du fait qu’elles s’étendent au-delà des lieux que je fréquente au jour le jour, à tous les espaces que je mobilise

pour satisfaire mes besoins. Cette exigence d'enquête est absolument indispensable, c'est une sorte d'effort pré-politique. Sans ce travail de diagnostic, je ne peux pas être attentif à ceux qui ont besoin qu'on s'occupe d'eux, humains comme non-humains. Les deux vont de pair. Prendre soin c'est partir de l'idée que l'habitation humaine est vulnérable et fragile, que les non-humains sont vulnérables et fragiles, et qu'il nous faut trouver des manières d'habiter qui soient des manières de nous soigner collectivement.

Nous voyons donc comment attention et soin peuvent se nourrir mutuellement. Cela est complètement opposé aux années que nous venons de vivre en ce que la face actuelle du capitalisme se caractérise par l'inattention ; nous sommes dans un capitalisme qui doit toujours, sans aucune attention, puiser de plus en plus de ressources dans l'environnement. Il est extractif. Nous sommes dans l'absence totale de soin puisque la logique de la puissance prime sur le tout, et cela dans tous les sens du terme puisque nous sommes aussi dans un système qui maximise les inégalités sociales. L'inégalité sociale procède d'ailleurs de cette formule : *I don't care*, je n'ai pas de soin à prendre des personnes plus faibles que moi. Cette notion du care me paraît très importante politiquement pour envisager la suite.

***L'expertise des acteurs locaux peut surement permettre d'obtenir une "attention" plus ciblée lorsqu'une échelle globale est plus favorable à l'indifférence dont vous parlez. Qu'en pensez-vous ?***

Dans le monde d'aujourd'hui, toutes les échelles se mélangent en permanence. Ce qui est local est global, ce qui est global est local. Il est très difficile de séparer le monde par plans d'échelles différentes. Vos déchets plastiques par exemple sont micro-locaux car minuscules, mais ils participent également à une échelle locale qui est celle de la production, et à une échelle globale autre, qui est celle de la distribution et de leurs usages. Donc le global, le local et le zonal n'arrêtent pas d'être en permanence intriqués. Je parle souvent de collusion permanente des échelles, tout est en permanence tressé, mélangé, tramé. Je suis local, mais je suis en même temps toujours dans la globalité et réciproquement. C'est cela qui est caractéristique du moment contemporain et qui doit être pensé par l'intermédiaire de l'habitation. Je ne peux plus me contenter de dire « ce qui se passe dans le monde ne m'intéresse pas » puisque je suis juste un individu local. Je suis un individu local mais je suis aussi un individu pleinement globalisé.

***Avec les problématiques écologiques à venir il y a beaucoup de foyers de population qui vont devoir se déplacer. Est-ce que cela réengage la définition de l'habiter ?***

Bien sûr ça réengage complètement la définition de l'« habiter », d'autant plus que personne ne sait objectivement répondre à votre question, qui est, au fond, « comment fait-on ? ». C'est d'ailleurs, me semble-t-il, ce qui peut expliquer qu'un certain nombre d'acteurs politiques et socio-économiques restent dans une sorte de déni de l'action concernant le changement global. Ce n'est pas qu'ils refusent

de faire le diagnostic du changement global, contrairement à ce que l'on croit souvent, mais c'est tout simplement, et on peut les comprendre, qu'ils sont dans l'incapacité de se projeter dans le monde d'après. Être capable de réinventer une habitation de la planète à l'échelle de 7 milliards et demi et bientôt 10 milliards d'individus en 2050, est un travail que personne aujourd'hui ne peut entreprendre. C'est un travail qui est écrasant. Je ne dis donc pas ce qu'il faut faire, car je ne le sais pas, mais en revanche, ce dont je suis certain c'est qu'il faut commencer par faire le diagnostic de cette crise de l'habitation dont nous parlons. Et cela revient également à dire que devant l'ampleur des défis qui sont les nôtres, la seule ressource que nous avons c'est l'expérimentation politique collective, sur de nouvelles manières d'habiter ce monde. C'est pour cela que je termine pratiquement toujours, et je ne vais pas déroger à cette règle aujourd'hui, par un appel à l'expérimentation collective sur l'habitation : il nous faut expérimenter de nouvelles manières d'habiter et d'envisager notre système relationnel et de rencontre avec les non-humains.

<sup>1</sup> René Descartes, *le Discours de la méthode* (1637)

<sup>2</sup> Virginie Maris, *La part sauvage du monde. Penser la nature dans l'anthropocène*, Paris, Le Seuil, 2018.

<sup>3</sup> Bruno Latour, *Quel cosmos ? Quelle cosmopolitiques ?* in Jacques Lolive et Olivier Soubeyran (sous la direction de) *L'émergence des cosmopolitiques- Colloque de Cerisy*, Collection Recherches, La Découverte, Paris, 2007 pp. 69-84.

<sup>4</sup> Joan Tronto, *Moral Boundaries. A Political Argument for an Ethic of Care*, Londres-New York, Routledge, 1993.

<sup>5</sup> Carol Gilligan, *In a Different Voice*, Harvard University Press, 1982.





# L'esthétique et les sciences écologiques

## Loïc Fel

Loïc Fel est l'auteur de la thèse d'épistémologie intitulée *L'Esthétique verte*. Avec lui, nous évoquons l'artiste et son repositionnement dans un contexte écologique. Il s'agit de comprendre de quelle manière les données des sciences écologiques influent sur notre représentation esthétique du monde.



## /02

*Pourquoi s'être intéressé à l'esthétique pour analyser la transition écologique ?*

Les Lumières ont changé notre vision du monde, ce que la philosophie allemande nomme notre *Weltanschauung*. La façon dont on conçoit le monde et notre rapport à celui-ci se sont transformés avec l'apparition d'une rationalité occidentale séparée de toute théologie. Un changement de civilisation de ce niveau se caractérise par une révolution des trois principaux domaines de la pensée : c'est à la fois un changement dans la constitution des connaissances (les sciences, la raison pure<sup>1</sup>), dans la construction du jugement éthique (la raison pratique<sup>2</sup>), mais aussi dans la perception esthétique (la faculté de juger<sup>3</sup>). Cela a été le cas à la Renaissance, au début de la révolution industrielle, et c'est le cas aujourd'hui avec l'écologie et la vision systémique qu'elle engage. Il est établi que ce changement est radical pour les sciences depuis un siècle et pour l'éthique depuis les années 1960. Mais pour l'esthétique, le travail restait à faire. En prouvant ce troisième changement, on donne à l'écologie une portée civilisationnelle. L'idée c'était de voir cette recherche esthétique comme élément de preuve de quelque chose de plus vaste.

*C'est donc ce dernier changement de paradigme, celui qui concerne la faculté de juger,*

*qui est à l'œuvre dans la mouvance écologique, que vous nommez l'Esthétique Verte ?*

Oui. Ce qui va être particulier et vraiment marquant, aussi bien pour les architectes que pour les artistes, c'est que jusqu'ici, tout ce qui définissait un mouvement artistique ou le goût d'une époque tenait à des éléments et un langage formel : les mouvements artistiques se définissaient toujours par des caractéristiques formelles, des modes de représentation. Maintenant, quand on regarde tous ceux qui se réclament de la mouvance écologique, on constate une très grande diversité de langages formels. L'appartenance au mouvement écologique n'est donc pas déterminée par ce critère. Elle plutôt se définit en fonction d'un mode de relation à la nature. Une œuvre ou une architecture pourra être considérée écologique, non pas car elle a une certaine forme, mais avant tout parce qu'elle entretient une interaction particulière et choisie au monde, à son environnement. De même qu'un jardin n'est pas écologique car dessiné d'une certaine manière - comme les jardins à l'anglaise ou la française - mais parce qu'il a une relation attentive avec la nature et la biodiversité. Finalement, nous avons remplacé les critères formels par un critère fonctionnel. Pour moi, cela rend les choses beaucoup plus effectives et concrètes. Que ce soit l'architecte, le plasticien ou le jardinier, chacun devient un intermédiaire vers une relation directe à la nature et à son fonctionnement, plutôt qu'un démiurge qui crée quelque chose *ex nihilo*. Il s'agit de présenter et non de représenter. Et ça c'est un changement vraiment radical.

*On imagine que cette nouvelle esthétique a été influencée par l'apport des récentes connaissances scientifiques en matière d'écologie...*

Pas seulement, c'est plus profond que cela dans la mesure où c'est un changement de rationalité qui s'est opéré. La connaissance scientifique de l'écologie, tout comme l'éthique et l'esthétique qui en découlent, sont toutes dues au même phénomène : un changement dans la façon de concevoir le monde. Je considère que le point de départ de ce mouvement est la phyto-géographie<sup>4</sup> des plantes d'Alexander von Humboldt<sup>5</sup> qui appréhendait dans ses travaux aussi bien les questions de morale, de science que de sciences humaines. Il est le dernier penseur à avoir proposé une œuvre qui rassemble et organise toute la connaissance de son époque en un système. Ce qu'il a introduit comme changement consiste à se dire : « Si au lieu d'analyser les phénomènes ou les choses les unes après les autres, séparément, on s'intéressait plutôt aux relations qu'elles entretiennent ». Il change ainsi l'objet étudié, et dès lors la façon de lire le monde. L'écologie, contrairement à la biologie, n'étudie pas un être vivant, mais les relations entre les êtres vivants et leur milieu. C'est un changement de focus qui modifie tout.

*Cela ne réduit-il pas la pratique créative à une recherche de fonctionnalité ?*

C'est la relation qui compte. L'intermédiation de l'artiste est une relation aussi et elle peut être

de qualité ou non. On peut tout de même continuer à avoir un jugement formel. Tout ce qui préexiste est là, mais de manière plus globale. Si je synthétise les travaux de ces 20 dernières années sur la réflexion esthétique en lien avec l'écologie, on pourrait dire que c'est un enrichissement de la relation esthétique qui est à l'œuvre : au lieu d'être sur un seul niveau, elle se déploie sur quatre.

*Pouvez-vous nous décrire ces quatre niveaux ?*

Le premier niveau de cette relation esthétique est l'agrément tiré de la perception formelle des choses. Si je regarde une forêt dessinée par un artiste, il s'agit de l'agencement des formes et des couleurs que je trouve beau et conforme au goût d'une époque, par exemple. Le deuxième niveau est la « perception objective », théorisée par le philosophe canadien Allen Carlson<sup>6</sup>. Je trouve beau un éléphant car il est conforme à ce qu'est censé être un éléphant, parce qu'il est en bonne santé et de taille et corpulence normale. C'est justement ici que les connaissances scientifiques interviennent dans le jugement esthétique. Un environnement pollué sera perçu comme désagréable, une forêt primaire foisonnante de vie comme belle. Ensuite, le troisième niveau concerne la communion humaine que peut générer l'histoire d'un objet : sa valeur symbolique et collective. Par exemple, cette forêt pourrait être sacrée pour tel ou tel peuple, ou bien le lieu historique d'un événement précis, comme le lieu de la première rencontre entre des occidentaux et ce peuple, ou encore le dernier habitat d'une espèce en voie d'extinction comme

c’est hélas trop souvent le cas. Cette dimension « patrimoniale » imprègne mon expérience esthétique d’une certaine aura. Enfin le dernier et quatrième niveau de la relation esthétique que j’essaie de définir correspond au niveau intime et personnel. C’est l’histoire singulière que j’entretiens avec un objet, un endroit, ou un être vivant.

Ces différentes strates de l’expérience esthétique s’enrichissent mutuellement. L’*Esthétique verte* cherche à les maintenir ensemble plutôt que de rendre un de ces critères exclusif. Pour prendre l’exemple du sac, je vais d’abord le trouver beau par sa forme et ses couleurs. Le deuxième niveau va ensuite correspondre à sa fonction : c’est un sac qui est recyclé, il me raconte une histoire pertinente du point de vue de la relation à la nature. Le troisième niveau sera la symbolique du filet de pêche, du modèle de consommation, que je partage avec tous les humains. Et le dernier niveau, celui de l’intime, pourra être, par exemple, que j’ai trouvé ce sac avec telle personne qui me l’a offert, j’ai donc en plus un lien affectif à l’objet.

***Quelle part faire à l’expérience sensible dans l’esthétique que vous défendez ? Peut-on encore se ravir d’un paysage à la manière des romantiques ?***

Elle l’intègre et la fonde en raison. C’est la même chose que face à une poésie ou une œuvre d’art. Si je la regarde dépourvu de connaissances précises, sans avoir l’analyse lexicologique détaillée du poème, je peux tout de même avoir une impression générale

et me dire que ça me plaît. Il y a toujours cette crainte que l’analyse, la connaissance, l’objectivation, amoindrissent l’émotion. Pourtant on a bien appris dans l’histoire de l’art que plus on connaissait l’histoire de l’artiste, plus on savait décoder ses touches picturales, les éléments symboliques, plus on enrichissait cette expérience émotionnelle. Il en est de même avec la nature. Le sentiment intuitif océanique d’appartenir au grand tout face au grand paysage et à l’expérience du sublime, est conforté par la connaissance écologique puisqu’elle lui donne une objectivité et une réalité.

***Vous démontrez que cet enrichissement de l’expérience esthétique passe aussi par la prise en compte de l’altérité de la nature et de sa rationalité propre. Pouvez-vous revenir sur cette idée ?***

Nous avons l’opportunité d’être biocentrique. Jusqu’ici, notre relation esthétique s’est révélée purement anthropocentrique : les choses étaient à la mesure de l’homme, on ne les considérait que sous le seul prisme de nos propres sens. L’expérience qu’aura une mouche ou un oiseau kiwi de son environnement est différente de la nôtre. Les progrès scientifiques nous permettent désormais de l’appréhender, et d’enrichir cette perception. Il a fallu se rendre compte que notre vocabulaire ou notre perception étaient relatifs à notre échelle, qu’en réalité le paysage pouvait être lu par d’autres espèces. J’insiste sur le fait qu’il est nécessaire de prendre en compte cette altérité pour la bonne gestion de la vie du territoire, de la protection des espèces et de l’environnement.

***Cela nous fait penser au travail du jardinier Gilles Clément, qui pense ses jardins en mouvement par une prise en compte de la réalité physique de l’évolution des plantes.***

C’est un bon exemple de l’évolution du goût esthétique. Gilles Clément défend le choix d’espèces par rapport à la spécificité du sol, à la réalité du climat… Le but étant d’avoir à faire le moins d’entretien possible du jardin. On laisse les plantes se ressemer d’une année sur l’autre, se déplacer progressivement. Aucun dessin n’est respecté, on se trouve à l’inverse du jardin à la française. C’est beaucoup plus économe pour les collectivités locales d’organiser ce type de jardin : il ne nécessite pas d’intrant ou de fauche pour son entretien. C’est aussi et surtout favorable à la biodiversité. Au fil des années, on a vu se développer dans le grand public le goût pour le champêtre, pour les fleurs locales et de saison, pour un jardin moins dessiné et plus touffu, ce qui n’était pas gagné au départ ! C’est un exemple d’une évolution de la pratique esthétique et du goût pour la mise en application des connaissances scientifiques et de leurs impacts sur une pratique artistique, l’art du jardin - si l’on considère qu’il s’agit d’une pratique artistique.

***Les artistes se revendiquant de cette mouvance intègrent des matériaux de plus en plus naturels. Jusqu’à effacer leur propre trace ?***

Ils peuvent aussi ne pas faire œuvre, et ne pas utiliser de matériaux puisque leur matériel est la relation. C’est pour cette raison que beaucoup de plasticiens qui se sont engagés sur cette scène artistique se

réclament de Beuys<sup>7</sup>. L’artiste allait jusqu’à définir la notion de « sculpture sociale » comme sujet de son œuvre, l’objet artistique pouvait être totalement immatériel et purement relationnel. Ce n’est pas un hasard s’il était aussi le fondateur du parti vert en Allemagne. Je crois que l’idée selon laquelle c’est le geste qui fait l’œuvre se justifie encore davantage dans le mouvement écologiste. Cela peut être juste un regard, il n’y a pas forcément de transformation de l’objet, mais juste une relation qui change.

***Ce type de pratique artistique, centrée sur la relation, influence-t-elle notre conception collective du “naturel” ?***

Je pense qu’il y a deux niveaux de réflexion, celui du percept d’une part, et celui du récit d’autre part. Alors que le travail du philosophe est d’énoncer des concepts, celui du scientifique d’énoncer des savoirs, l’artiste lui, propose des percepts, c’est-à-dire qu’il tente de rendre perceptible ou de donner à voir quelque chose qu’on ne savait pas encore voir. La problématique de la montée des océans est un phénomène extrêmement subtil à documenter, invisible à l’œil nu à l’instant *t*, que l’intermédiation des artistes peut par exemple rendre perceptible. A ce sujet l’œuvre *Terre-mer* de Marie Velardi<sup>8</sup> qui est composée d’un travail de cartographie de l’estrans, la zone couverte à marée haute et dégagée à marée basse, se propose comme un véritable acte de médiation. Elle rend perceptibles des choses qui échappent à notre expérience immédiate.

Ensuite, là où l’artiste prend une importance encore plus grande à mon sens, c’est dans sa participation

à la construction d’un récit. A chaque fois que l’on a consenti à fournir les efforts nécessaires pour changer notre société, on a au préalable construit le récit d’un futur positif, un futur où les choses se passent bien. Or, concernant les questions écologiques, nous avons une majorité de récits racontant l’effondrement ou transmettant le sentiment que l’on devra beaucoup se priver. Très peu de ces discours annoncent un avenir où les efforts entrepris convergent vers de meilleurs lendemains, où en quelque sorte, le défi écologique s’annonce réussi. C’est pourtant l’imaginaire qu’il faudrait construire pour un futur positif et optimiste qui engage le grand public. Et ça, c’est le rôle de l’artiste.

<sup>1</sup> La *Raison pure* est théorisée par Kant en 1781. Cette publication cherche à établir les conditions de la connaissance humaine. Le sujet reçoit les phénomènes à travers le filtre de sa sensibilité et des catégories qui composent son entendement. C’est donc à partir de lui et de ses représentations qu’est pensée la connaissance qui n’est plus alors contenue dans un objet qui peut être connu intrinsèquement.

<sup>2</sup> La *Raison pratique* découle de la *Raison pure* en tant qu’elle construit l’éthique sur la seule raison, indépendamment de Dieu. Le but est d’établir une éthique qui est censée être inconditionnelle.

<sup>3</sup> Enfin la *Critique de la faculté de juger* s’intéresse au domaine esthétique. A nouveau Kant opère un retournement des chemins de pensée traditionnels. Le beau n’est pas une qualité de l’œuvre, il n’est pas à rechercher dans l’objet contemplé, mais il est construit par un sujet qui juge la manière dont il en est affecté.

<sup>4</sup> Etude de la répartition des végétaux sur terre.

<sup>5</sup> Note de la rédaction : Alexander von Humboldt était un explorateur, naturaliste, géographe, né en 1769 à Berlin et mort en 1859 dans cette même ville. Il est considéré comme l’un des pionniers de l’écologie, il démontre entre autres l’influence des activités humaines sur les dérèglements écologiques. Il observe ainsi un rapport direct entre la déforestation au Venezuela et l’assèchement du lac Valencia.

<sup>6</sup> *Aesthetics and the Environment: The Appreciation of Nature, Art and Architecture*, Psychology Press, 2002

<sup>7</sup> Joseph Beuys, artiste du début du XXème siècle (1921-1986), dont l’œuvre est constituée pour une part importante de happenings et de performances.

<sup>8</sup> Marie Velardi s’appuie sur des recherches scientifiques en écologie pour construire *Terre-mer* (2014-2019), un projet artistique déployé en plusieurs médiums (aquarelles, textes, dessins, vidéos), questionnant les variations du trait de côte, cette ligne séparant sur une carte géographique les zones maritimes des espaces terrestres.





## « Ghost net », le filet fantôme

### Géraldine Le Roux

Géraldine Le Roux, maîtresse de conférence en anthropologie à l'université de Bretagne occidentale, auteure d'*Un art des ghost nets, Approche anthropologique et esthétique des filets fantômes*, nous renseigne sur le filet de pêche, prédateur d'un genre particulier, qui continue de hanter les étendues marines même une fois décroché de son navire.

## /03

### *Pourquoi trouve-t-on autant de déchets issus de la pêche dans les mers et océans ?*

Il est important, avant toute chose, de déconstruire la représentation populaire faisant des pêcheurs des pollueurs des mers. C'est un discours assez prégnant qui ne se vérifie pas en termes de gestion des risques et des déchets. Les raisons pour lesquelles nous retrouvons des filets perdus sont plurielles mais elles sont généralement accidentelles. Les filets et les chaluts<sup>1</sup> peuvent être perdus du fait de leur mauvaise qualité. Sous le poids des poissons capturés, un filet fait d'une matière trop fine, c'est-à-dire composé de mauvais polymères ou d'une concentration trop faible de cette matière synthétique, peut facilement rompre. Une autre raison qui explique le phénomène des filets fantômes, très bien restituée dans *Les Raclours d'océan* d'Anita Conti<sup>2</sup>, est tout simplement le fait que le chalut de fond peut, en raison d'une erreur malencontreuse ou du mauvais temps, « rocher », c'est à dire s'accrocher à une roche ou un corail. Il se retrouve alors bloqué et rompt. A une autre échelle, le ramendage produit aussi des déchets marins, d'une taille cependant bien inférieure aux filets et chaluts de plusieurs kilomètres de long, qui peuvent peser jusqu'à plusieurs tonnes. Lorsqu'un pêcheur « ramende », c'est-à-dire qu'il répare son filet sur les quais, il y a systématiquement des chutes de fils, lesquelles sont assez rarement ramassées ; un flux de déchets plus ou moins microscopiques glisse

To Face

alors du quai vers la mer. Ces pertes accidentelles pourraient pourtant être évitées, c'est pourquoi un certain nombre de structures qui accompagnent les pêcheurs réfléchissent actuellement à la mise en place de gouttières. Mais le ramendage se fait aussi en cours de pêche, c'est-à-dire en pleine mer, sur un navire en prise aux vents, aux vagues ; il s'agit d'une activité où il faut aller vite, qui peut s'avérer dangereuse pour l'homme et qui fait que les chutes de fils ne sont pas la priorité. Outre ces situations qui expliquent les pertes accidentelles de filets de pêche, il faut aussi considérer que certains engins sont volontairement délestés. Face au risque d'être contrôlé par la douane ou autre service officiel, le pêcheur pris en situation de pêche illégale peut choisir de se délester de son filet ou de son chalut. Enfin, parce que certaines infrastructures portuaires font payer aux pêcheurs ce qu'ils ramènent à terre, quelques pêcheurs préfèrent se débarrasser de leurs engins de pêche usagés en pleine mer. Dans le Pacifique, où je travaille comme anthropologue, il est fréquent de voir échoués sur les côtes, même sur des îles très isolées, aussi bien des alèzes, c'est-à-dire des morceaux de chaluts, que d'énormes filets maillants.

### *Une expression anglo-saxonne nomme ces filets perdus en mer des "ghost nets". Que signifie cette expression assez imagée ?*

« Ghost net », littéralement « filet fantôme », suggère que le filet continue de pêcher, de piéger les espèces, quand bien même il n'est plus attaché au navire. Pourtant l'impact du filet fantôme sur la ressource halieutique (l'ensemble du vivant marin exploité par l'homme), n'est pas scientifiquement démontré.

Sa dangerosité n'est avérée que sur la faune et la flore, avec beaucoup de mammifères et d'oiseaux marins impactés, ainsi que des invertébrés, dont des espèces protégées comme la tortue, les baleines, les dauphins, les requins ou encore les dugongs ou les lamantins. En regard des recherches que j'ai pu mener en Océanie, le terme « fantôme » prend également un autre sens. Pour beaucoup de sociétés autochtones océaniques, l'océan n'est pas un espace vide ou neutre, il est au contraire peuplé d'entités non-humaines. Pour les Maoris de Nouvelle-Zélande, la mer est une zone par laquelle les morts transitent ; du point de vue des Aborigènes et des Insulaires du détroit de Torres en Australie, le monde créé par les êtres ancestraux, c'est à la fois ce qu'il y a sur terre, ce qu'il y a dans l'atmosphère, les astres, le vent, les courants marins et ce qu'il y a dans l'océan. La mer et la terre se continuent. La mer est peuplée d'entités qui entretiennent, pour beaucoup de ces communautés, des liens forts avec elles, des liens que l'on pourrait rapidement présenter comme totémiques. Prendre soin de cet environnement, par certains protocoles, certains rituels, revient à s'occuper de tous ces êtres humains et non-humains qui prennent soin de vous en retour. C'est la différence avec une perspective occidentale qui a longtemps perçu l'océan comme un espace abyssal dans lequel on pouvait couler tout ce que l'on voulait. Les travaux de l'historien des sensibilités Alain Corbin<sup>3</sup> ont bien mis en évidence cette représentation d'un territoire vide dans lequel tout ce dont la société ne veut plus peut y être jeté, y disparaître.



***De quelle manière entre-t-on en contact avec un environnement non-neutre et à ce point chargé en symboliques ?***

D’abord il faut savoir que chaque site appartient à un propriétaire traditionnel à qui il faut demander l’autorisation préalable si l’on souhaite y entrer. C’est un acte très commun pour les membres des communautés autochtones de s’adresser aux éléments qui constituent l’environnement marin. Par exemple, on pose délicatement sa main pour refermer les coquilles de bénitier. Il s’agit par ce geste de protéger l’humain de toute blessure accidentelle, mais aussi de ne pas aggraver l’entité non-humaine. Le dialogue avec l’environnement passe aussi par la lecture des signes. Un nuage, un vol d’oiseau ou autre phénomène atmosphérique peuvent, selon la forme qu’ils prennent, être interprétés comme l’acquiescement des êtres ancestraux.

***La pollution plastique est-elle visible au quotidien pour les populations des littoraux ?***

D’abord il faut savoir que dans le nord de l’Australie, où je mène mes recherches, cette pollution marine est un phénomène relativement récent. A partir des années 1990 les pêcheurs locaux reconnaissent avoir vu de plus en plus de ces filets fantômes et constatent la présence accrue d’animaux morts étranglés par ces résidus filaires synthétiques. Il est indéniable que les gens observent l’impact négatif que ces filets ont sur la faune, la flore et éventuellement sur les activités humaines. Les navires de liaison maritime ou interinsulaires

peuvent être retardés à cause d’un filet pris dans le moteur ou l’hélice. En revanche, la dégradation de ces macro-déchets est beaucoup moins visible et audible. Ce matériau synthétique que l’on pense être permanent se dégrade en réalité très vite, surtout une fois qu’il est rejeté sur la côte. En fonction de sa qualité, en fonction des ultra-violets, de la salinité et de l’hydrodynamisme, les macro-déchets se fragmentent en micro-déchets, en particules à peine perceptibles à l’œil nu. J’en ai moi-même fait l’expérience. Sur un atoll polynésien situé dans une zone où la pêche industrielle est officiellement interdite, j’ai un jour trouvé une corde bleue. Sensible à la couleur je l’ai prise dans mes mains et à peine saisie elle s’est brisée : ma paume est devenue bleue, recouverte de poussière synthétique. Ce qui veut dire que cette même poussière se retrouve dans le sable sans que l’on s’en aperçoive et intègre peut-être la chaîne alimentaire. Une très grande partie du plastique qui jalonne les océans échappe aux évaluations scientifiques. C’est ce que les scientifiques nomment « le grand mystère ». On sait que tous les organismes marins, de l’huître au poisson, en ingèrent, mais on est incapable de déterminer si l’élément plastique reste en partie dans l’organisme marin ou s’il en ressort en totalité. Si des études suggèrent que cela peut entraîner des modifications comportementales sur les animaux marins, leurs conclusions restent incertaines. Il s’agit pour résumer d’une matière invisible, potentiellement impactante et liée à ce qu’on appelle les POPs (Polluant Organique Persistant). Je tiens à dire que les engins de pêches ont toujours été perdus, le filet maillant est une technologie qui existe



depuis le néolithique. Mais autrefois lorsqu’il était fait en matière végétale, en chanvre ou en fibre de coco, il se dégradait naturellement. Depuis une quarantaine d’années, les filets de pêche sont fabriqués avec des polymères synthétiques, des résidus plastiques qui persistent donc dans l’océan sur une temporalité très longue. Les résidus se répandent à différents niveaux des océans et des mers, affleurant à la surface, flottant le long de la colonne d’eau, reposant au fond des océans ou s’échouant sur le littoral. Certains vont courir à fleur d’eau, d’autres au contraire vont couler, tout dépend de leur composition.

***Vous faites cas de la récupération de matériaux déposés par la mer comme d’une pratique inscrite dans certaines traditions. Le recyclage aurait donc une histoire ancienne...***

Oui, ça n’a rien de nouveau, la récupération d’objets marins existe depuis longtemps. Historiquement chaque société a sa propre interprétation de ce que la laisse de mer<sup>4</sup> dépose. En Bretagne, il existe par exemple ce qu’on appelle la tradition du « pinse », qui consiste à aller sur le littoral ramasser ce que la mer apporte. Ce peut être des matières d’origine naturelle comme du bois flotté ou des objets manufacturés issus de naufrages.

***La prolifération de matériaux plastiques sur les plages a-t-elle altéré ces pratiques traditionnelles ?***

La démarche ethnographique amène évidemment à se demander, entre autres, s’il est équivalent

de ramasser une matière naturelle ou une matière synthétique. J’ai été amenée à observer des persistances mais aussi des variations dans l’approche de ce que la mer apporte et de la manière dont les matières sont transformées. Je peux vous donner des exemples australiens ; la fibre synthétique est travaillée par certains vieux vanniers comme ils le font avec des fibres végétales, en roulant la matière sur la cuisse - un peu comme pour le cigare cubain - ou en accrochant les longues fibres aux orteils pour mieux les tresser. De la même manière, certaines formes et techniques de vannerie ont été empruntées pour fabriquer des objets à partir de « *ghost nets* ». Il y a une continuité des techniques, des formes et du geste, mais aussi une grande innovation, liée au monde de l’art dans lequel ces objets sont réalisés et aussi car la matière synthétique contraint à certaines adaptations. Pour les artistes autochtones avec lesquels je travaille, il est important de réinterpréter un patrimoine matériel, de faire perdurer un patrimoine immatériel et de les actualiser au regard des nouveaux défis qui se posent aux sociétés et aux territoires.

<sup>1</sup> Filet en forme de poche dont l’ouverture est maintenue béante, remorqué en mer par un ou deux bateaux.

<sup>2</sup> Anita Conti, *Racleurs d’océan* (1953), Paris, Payot, 2017.

<sup>3</sup> Alain Corbin, *Le Territoire du vide, L’occident et le désir de rivage, 1750-1840*, Paris, Flammarion, 2018.

<sup>4</sup> La laisse de mer désigne les débris naturels ou d’origines anthropiques ramenés sur le littoral au gré des vagues.

# Déconstruire et reconstruire les promesses écologiques

Aurélia Gualdo

Aurélia Gualdo nous parle de son projet de thèse, porté sur *La dimension réparatrice des processus d'engagement des designers mode*. Nous considérons avec elle les difficultés qui restent à soulever pour construire une éthique de la mode.

/04

***Vous travaillez actuellement sur une thèse s'intéressant aux liens entre écologie et mode, quelles premières questions vous posez-vous ?***

Je me demande comment des objets éphémères deviennent des objets politiques, en mettant le focus sur les modalités d'engagements des designers. Il est intéressant de noter que la plupart ne sont ni encartés dans un parti politique ni particulièrement politisés. Cela me mène à m'intéresser fortement aux processus cognitifs. L'engagement n'arrive pas seul, il est souvent précédé d'une émotion. Il y a d'abord un choc, personnel ou distant, lié à l'expérience du designer, qui l'amène à une prise de conscience de son environnement. Par exemple, les images de l'effondrement du Rana Plaza en 2013 (qui a causé la mort de plus de 1.100 ouvriers bangladais qui travaillaient dans ce bâtiment pour des marques occidentales, NDLR), sont apparues comme un premier choc déclencheur d'un engagement chez beaucoup de designers que j'ai rencontrés. Il y a une forte dimension réparatrice aussi bien aux niveaux écologique et social qu'individuel : le créateur, en s'engageant, répare son environnement mais aussi sa personne, son métier.

***Dans quelle mesure cet engagement par la mode fait intervenir une prise de conscience de son environnement, tant naturel, politique qu'économique ?***

Frédéric Godard, dans son ouvrage *Sociologie de la mode*, explique très bien cette idée. En reprenant la terminaison de Marcel Mauss, il caractérise la mode de « fait social total »<sup>1</sup>, en ceci qu'elle englobe des phénomènes qui touchent à toutes les sphères de la société, au niveau micro comme au niveau macro. C'est là où l'étude de la mode éthique, du côté des designers comme des consommateurs est intéressante : puisqu'elle englobe des sphères multiples, pour un consommateur, prendre conscience de la manière dont des objets du quotidien sont fabriqués - comme un sac par exemple - c'est prendre conscience d'un environnement, aussi bien politique qu'économique. L'exemple des semences est sur ce point assez parlant. Alors que les lobbies alimentaires sont très présents, on ne parle que très peu des semences pour faire du coton, elles aussi bourrées d'OGM. On a tendance à oublier que l'on cultive des champs pour faire des vêtements. Cela vient, entre autres, d'un manque d'éducation au vêtement et à l'habillement chez les citoyen.ne.s. Il y a encore quelques décennies, nos mères apprenaient très jeunes à coudre, réparer, et prendre soin de leurs vêtements. Aujourd'hui, la mondialisation des années 1990, entraînant une perte des savoir-faire domestiques, a mis en avant le prêt-à-jeter, avec des vêtements issus de la *fast fashion*, des champs d'OGM quand ils ne sont pas issus du pétrole, et fabriqués dans des conditions déplorables pour l'humain et la nature.

***De nombreuses marques et grands groupes incorporent dans leurs stratégies un questionnement ou des actions dites***

To Face

***écologiques, quel regard portez-vous sur ces démarches ?***

Le problème est considéré, mais ils arrivent tout de même à s'en saisir sans se remettre en cause. On parle beaucoup de faire durer le vêtement ou les accessoires en les rendant recyclables. Pourtant le vrai problème n'est pas de savoir comment on recycle, mais comment on produit. Comment réduire la surproduction, quelles économies de service faut-il développer pour faire durer le vêtement en tant que bien matériel, ce sont autant de questions qu'il faudrait se poser. Il y a une nécessité de repenser notre manière de consommer et de posséder les objets. Le luxe trouve son origine dans cette idée : acheter une pièce qui dure longtemps.

Cela me fait penser à la distinction qu'Hannah Arendt établit entre les objets produits par l'*homo faber* et ceux de l'*animal laborans* (en référence à Marx) dans son ouvrage *Conditions de l'homme moderne*<sup>2</sup> : le premier transforme la matière première en objet-du-monde, en objets d'usage, tandis que le second produit des objets de consommation. L'objet d'usage garantit une durabilité dans l'usage de l'objet, une mémoire, et la présence de l'humain sur terre, il permet de laisser une trace, comme une volonté de s'ancrer dans une dynamique d'éternité, l'opposé des vêtements prêts-à-jeter. La différence entre ces objets réside dans leur « cadence d'usure » : entre la durabilité des objets d'usage et le va-et-vient des objets de consommation. Les idéaux de l'*homo faber* - permanence, stabilité, durée<sup>3</sup> - sont sacrifiés par l'abondance de l'*animal laborans* des sociétés modernes, autrement dit

une surproduction d'objets de consommation. Or, lorsqu'on est en face d'actrices et acteurs de la mode et de grands groupes, et qu'on leur explique que le problème n'est pas la manière dont on recycle mais la surproduction, ça ne passe pas. Agir dans cette direction reviendrait pour eux à remettre en cause tout leur système de production. On peut tout de même noter qu'il y a un changement de paradigme avec les nouvelles générations. Depuis le début de mon terrain<sup>4</sup> en 2016, je croise de nombreux jeunes créateurs qui remettent en question le système en profondeur. De jeunes designers refusent par exemple des stages et emplois chez certaines marques, considérant qu'elles ne sont pas correctes sur le plan environnemental et/ou humain, ce qui était impensable il y a quelques années.

***Cela fait écho aux politiques de recyclage du groupe H&M ...***

Oui. En résumé, le discours est le suivant : « Il y a tant de déchets dans le monde, donnez-les-nous, on va les recycler, et en échange on vous donne des bons d'achats pour acheter encore plus de vêtements. » Et à côté, un rapport a été publié par Éthique sur l'étiquette<sup>5</sup>, expliquant qu'une partie des usines européennes sous-traitantes du groupe font travailler les femmes dans des conditions abominables, où on leur distribue des gélules de glucose pour éviter qu'elles s'évanouissent. Une politique dite verte ne rend pas une marque éthique.

27

26



**Comment peut-on justement définir une marque éthique ?**

C'est une question compliquée. L'éthique peut être envisagée soit de manière appliquée, soit de manière morale. Dans le premier cas, on va appliquer l'éthique dans un domaine d'activité, et des pôles RSE (responsabilité sociale et environnementale) seront mis en place. Il s'agira pour la mode d'un pôle qui va s'occuper exclusivement de la mode éthique par exemple. Est-ce que c'est une réponse ? Je ne pense pas... Pour moi, l'éthique ne doit pas être appliquée mais comprise au sens moral. C'est peut-être plus intéressant d'avoir une marque qui n'est pas 100% dite écologique mais qui travaille dans de bons environnements et qui respecte ses employé.e.s, plutôt qu'une marque qui se vante d'être 100% écologique mais qui traite mal ses employé.e.s, c'est un soucis de cohérence. Cela revient à marquer une distinction fondamentale entre capitalisme vert et écologie sociale. On peut s'appuyer sur l'exemple des éoliennes. Un courant environnementaliste, dit capitalisme vert, va construire des éoliennes sans penser leurs emplacements. La conséquence est qu'elles vont tuer un flux migratoire d'oiseaux, et donc un écosystème. Il s'agit ici plus de penser un business d'énergies renouvelables que d'une pensée écologique. L'écologie doit prendre tous les écosystèmes en compte, et non pas un. Dans cette même direction, il faudrait plus parler de mode écologique et sociale du vêtement que de mode éthique. Cela devrait être la norme, on parle de mode éthique mais on devrait juste parler de mode, dire que la mode pour être correcte doit faire une transition d'écologie sociale, pas juste

une transition environmentaliste. Cela dépend de l'action des designers, à partir du moment où tu agis et tu prends la parole, tu entres dans le politique. Pour revenir à la question de l'émotion, cette sensibilité que l'on a en tant qu'êtres humains, il faut s'en servir pour agir.

<sup>1</sup> Frédéric GODART, *Sociologie de la mode*, La Découverte, 2010

<sup>2</sup> Hannah ARENDT, *Conditions de l'homme moderne* (1958), Calmann-Lévy, Agora, Presse Pocket, 1988

<sup>3</sup> *Ibid*, cf p. 176

<sup>4</sup> Pour sa recherche, Aurélia Gualdo réalise son ethnographie des Fashion activistes sur le territoire parisien.

<sup>5</sup> « H&M : Fair Living Wages Were Promised, Poverty Wages Are The Reality », enquête *Ethique sur l'étiquette*, Clean Clothes Campaign, septembre 2018







# Littérature et pensée environnementale

## Stéphanie Posthumus

Quelle place accorder à l'imagination dans la transition écologique ? Stéphanie Posthumus est professeure de littérature comparée à McGill University (Canada). Au croisement de la philosophie et de la fiction, son ouvrage *French Écologie : Reading Contemporary French Theory and Fiction Ecologically* porte sur l'écocritique française (Serres, Latour, Guattari), qui analyse la relation entre littérature et environnement.

/05

*Peut-on définir l'imagination ?*

Il faut déjà établir une distinction entre imagination et imaginaire. Pour moi l'imaginaire se situe au niveau collectif, à l'échelle sociale. On ne parle pas de l'imaginaire de quelqu'un mais de l'imaginaire d'un groupe. Cela peut être un ensemble d'images, de représentations qui circulent à un moment donné. C'est quelque chose d'assez amorphe, l'imaginaire. Comment peut-on l'étudier, si ce n'est pas dans un texte en particulier, dans un film ?

À l'inverse, l'imagination est quelque chose de très concret. Elle est incarnée en chacun, en anglais on parle de *embodied*. C'est une capacité intellectuelle, créative. Ce quelqu'un peut être humain ou non-humain. Il y a conjointement la capacité d'imaginer un monde et la capacité de se situer dans ce monde. Cela nous oblige à repenser l'idée de l'intériorité, de la conscience, chez d'autres êtres vivants. En plus de la capacité d'imaginer, de se situer, il y a ce que j'appelle une performance de cette imagination : elle s'exprime en relation à ce qu'il y a autour de nous.

*Quel terme employer pour penser notre rapport à la nature ? Vous préférez le terme d'écologie à celui d'environnement, pouvez-vous nous expliquer pourquoi ?*

Je me suis beaucoup servi de la pensée de Michel Serres et d'Isabelle Stengers. C'est une pensée philosophique et écologique qui nous permet de trouver un autre vocabulaire, pour construire un monde qui ne nous limite pas à ce que le terme environnemental évoque. Ce dernier est très lié aux années 60 et à la naissance du mouvement militant environnementaliste. Il est aussi lié à une politique des parcs nationaux. Ce terme renvoie donc à un certain type de rapport à la nature : un désir de protéger, de respecter, qui peut cependant induire dans le même mouvement une séparation entre la nature et l'homme.

Je préfère le terme écologique. Sa racine étymologique est *oikos*, qui se traduit par la maison, l'habitat. Il traduit l'idée que la nature est toujours là, ici, maintenant. Le terme environnement jusqu'à un certain point reste attaché à l'idée de "ce qui se trouve autour". On a toujours l'idée, dans ce cas, d'un nœud au centre, en l'occurrence l'humain. Si l'on veut sortir de l'anthropocentrisme, il faut éviter ce sujet pensant, ce quelque chose au centre d'où l'on part pour penser le reste.

*Cela pose aussi la question des communautés linguistiques. La langue parlée et le vocabulaire utilisé, induisent-ils des rapports au monde et à la nature différents ?*

C'est en s'exprimant dans une autre langue qu'on s'aperçoit qu'un même mot, nature, ne veut pas dire la même chose selon la culture dans laquelle on se trouve. C'est à partir d'une expérience très concrète de différentes langues qu'on peut le penser.

To Face

Ensuite, au sein d'une même langue, il peut y avoir de grandes variations. Je parle français mais est-ce que c'est cela qui détermine ma vision des choses ? C'est le problème avec le terme imaginaire. À quel niveau est-ce que ça agit sur ma façon de voir ce qui est devant moi et d'en parler ? Est-ce qu'on pourrait dire, par exemple, que les imaginaires écologiques québécois, algériens, français, ont assez de points de convergence pour établir des comparaisons ? Je ne le pense pas. La problématique ici, au Québec, se pose surtout par rapport aux États-Unis. On a beaucoup dit que les écrivains québécois regardent plus vers les États-Unis que vers le reste du Canada. C'est une façon de construire une identité tout en rejetant ce que le reste du Canada anglophone représente. Je reconnais que la culture et la langue agissent comme un filtre de l'imaginaire écologique, mais cela ne le détermine pas entièrement.

*S'il y a autant d'imaginaires écologiques différents, une réponse globale au problème écologique est-elle envisageable ?*

C'est en effet une crise globale, universelle, mais cela ne suffit pas, cela peut mener à un faux universalisme. On partagerait un ensemble d'expériences, juste parce que nous sommes des êtres humains ? Je ne crois pas qu'on puisse un jour parvenir à une seule réponse globale. Je crains que cela nous mène à des totalismes verts.

*En quoi la manière dont on nomme "la nature" va déterminer notre action sur elle ?*

Il y a depuis longtemps en écocritique un mouvement qui cherche à éliminer ce mot, en disant que « Nature », avec un N majuscule, se comprend comme quelque chose d'extérieur à nous, en créant une forme de dualisme. Je pense à Timothy Morton<sup>1</sup> qui insiste sur une écologie sans nature, qui ne veut même pas nommer la chose. Pour moi, cela reste extrêmement problématique. Si l'on pense à la tradition mythologique par exemple, nommer, personnifier, permet tout de même de donner vie, de faire vivre. C'est pour cela que Bruno Latour reprend le terme *Gaïa*<sup>2</sup> - terme de la mythologie - ou que d'autres prennent des termes des langues autochtones afin de sortir de notre vision dualiste. Se servir d'autres termes peut nous aider à réimaginer ce rapport. Cela nous permet de réinterpréter une pensée occidentale qui a eu une longue histoire, dans laquelle la nature est toujours située comme cet autre de la culture. Si, par exemple, on nommait le virus SARS-CoV-2 autrement. Si on ne le désignait plus comme ce quelque chose d'étranger venu de la nature ? Si on le désignait comme un élément faisant partie intégrante de nos systèmes socio-économiques et de nos systèmes corporels ? Quelles métaphores nous aident le mieux ? Le discours de la guerre contre le virus me dérange. Cela revient à dire que la nature essaye de nous attaquer. Ce n'est pas faire monde avec, c'est vouloir l'éliminer.

***Cela pose aussi la question de la manière dont on veut impliquer le lecteur. Est-ce qu'il y a des modèles narratifs qui sont plus efficaces que d'autres ?***

Oui. C'est la question principale de *The Comedy of Survival*, du critique littéraire américain Joseph Meeker, tout premier livre d'écocritique, paru dans les années 70 - bien que le terme n'existe pas encore à l'époque. Pour lui ce n'était pas la tragédie - où un héros essaye de se battre contre quelque chose et qui perd à la fin - qui allait nous aider à vivre de manière écologique, mais la comédie, où quelqu'un essaye de se débrouiller, qui dépend de la société et des gens autour de lui. Et je pense que l'écocritique continue de se demander s'il y a un mode narratif plus efficace qu'un autre. À mon avis, la réponse est finalement non. Je crois que pour chaque genre littéraire il y a des dangers, comme avec la science-fiction et l'insistance sur une apocalypse. Pourtant lorsqu'elle n'est pas apocalyptique ou catastrophique, je pense que la science-fiction est un genre clé pour l'imaginaire écologique. Il existe par exemple le travail de l'auteure canadienne Margaret Atwood avec sa trilogie dystopique *MaddAddam*. C'est l'histoire d'une pandémie créée par un scientifique, qui voulait éliminer l'espèce humaine pour fonder sa propre espèce. L'auteure passe très peu de temps à parler de la catastrophe, la trilogie se passe après. Elle montre qu'il y a un après, et que cet après n'est pas seulement une question de survie. Il y a la possibilité de créer autrement. Dans ce monde il y a des animaux qui sont très intelligents, il y a aussi pleins

de végétaux qui ont été génétiquement modifiés. Ce n'est pas un retour à une sorte de pré-civilisation. La question est : comment est-ce qu'on crée "avec" ce type de tournant. Je pense que ça peut nous aider à sortir de cette idée qu'avec le capitaliste qui régit le monde, la seule façon de passer à autre chose est une catastrophe totale qui remplace tout. Le livre montre au contraire une sorte de continuité par rapport à ce que l'on vit déjà.

Finalement la littérature peut émouvoir, toucher, mais la question importante pour moi est la suivante : comment le lecteur rencontre l'altérité dans le texte, et comment est-ce qu'il arrive à dialoguer avec ? Le problème avec la littérature, est que ça reste une activité très individuelle. Ce n'est que lorsqu'on partage cette expérience, qu'on en parle dans un groupe, que cela commence à circuler de façon plus large. Je pense qu'il n'y a pas qu'une seule façon pour la littérature d'agir ou de faire agir le lecteur. Il y a plutôt une sorte de processus dans lequel le lecteur est impliqué, qui peut permettre la circulation de nouvelles discussions. Il ne s'agit pas de l'impliquer pour le mobiliser, comme dans un message du type "on va tous arrêter d'utiliser l'automobile". Je pense qu'ici le discours devient trop vite une praxis, que l'imagination est réduite à "voici ce qu'il faut faire".

***Comment se fait le lien entre imagination et action politique ?***

Je pense qu'il faut se demander dans quelle mesure l'imagination est déjà politique. Ce n'est pas comme si d'un côté on avait l'imagination et de l'autre

l'action politique. En partant du principe que l'imagination est d'emblée politique, le choix des textes littéraires que j'utilise pour préparer un cours ou un article, me fait déjà entrer dans une forme d'action politique. Par exemple, je me suis rendu compte que je citais constamment des penseurs hommes. Je fais maintenant l'effort de sortir de ce canon littéraire dans mes cours, et de citer des auteures qui ne sont pas lues. Quelque part c'est une action politique. Dans le même temps, si je choisis ces textes littéraires, c'est aussi parce qu'il y a quelque chose qui m'a interpellée, qui a résonné dans mon esprit. Je pense donc qu'il y a toujours une interaction, un dialogue, une imbrication entre l'imagination et le dialogue politique. À mon avis, on ne peut pas les séparer comme ça. Dire à mes étudiants comment j'en suis arrivée là, où je suis et pourquoi je fais ce que je fais, les aide déjà à faire ce lien entre imagination et action politique. J'essaie de toujours revenir à ma propre situation.

Je travaille avec un groupe de scientifiques qui me posent souvent cette question du lien entre imagination et action politique. Ils travaillent sur le changement et la transition climatique et sur le rôle des arbres. Ils me demandent toujours quels textes littéraires il faut lire, ou comment on peut écrire cette histoire-là, qui va instruire le monde. Comment on peut utiliser voire instrumentaliser l'imagination, pour que ça mène à une certaine action politique. Je réponds toujours que ça ne fonctionne pas comme ça, que l'imagination mène à une grande diversité, à de nouvelles formes de créations qui sont déjà politiques. Si on les oblige à être politiques trop vite, cela annule le travail de l'imagination.



<sup>1</sup> Timothy Morton, *Ecology without Nature*. Cambridge : Harvard UP, 2007..

<sup>2</sup> Bruno Latour, *Face à Gaïa: Huit conférences sur le nouveau régime climatique*. Paris : La Découverte, 2015.

<sup>3</sup> Joseph Meeker, *The Comedy of Survival : Literary Ecology and a Play Ethic*. New York : Scribner, 1974.

# La relation inconsciente à la nature

Alix Cosquer

La « biophilie » est l'hypothèse selon laquelle l'humain aurait une tendance innée pour les environnements naturels. Alix Cosquer, chercheuse en psychologie environnementale à Montpellier, nous fait part des implications d'une telle proposition.

/06

*La psychologie environnementale et l'écopsychologie sont des disciplines encore peu formalisées en France. Comment se distinguent-elles l'une de l'autre ?*

C'est une bonne question, la réponse n'est pas simple. Mon parcours est plutôt issu de la psychologie environnementale, qui est une discipline de recherche. Elle se fonde principalement sur la psychologie sociale et la psychologie cognitive. Son champ d'étude porte sur les relations entre les individus et leur environnement. Quand je parle d'environnement il faut l'entendre au sens large : cela comprend à la fois l'environnement extérieur - que ce soit un environnement naturel ou un environnement urbain, très artificialisé - et l'environnement social, c'est à dire ce qui nous entoure en tant qu'individu, les personnes avec lesquelles on interagit et plus largement la société qui constitue notre cadre de références et de valeurs.

Pour ce qui est de l'écopsychologie, elle ne se revendique pas nécessairement comme une discipline de recherche. Il y a certes une dimension théorique, notamment aux Etats-Unis où l'écopsychologie est enseignée et étudiée dans les universités, mais elle se compose surtout d'une grande partie de praticiens. L'idée de fond est de réconcilier les individus humains avec la planète. Au lieu de chercher à apporter des solutions extérieures, par des pratiques de préservation de l'environnement par exemple, elle se propose de trouver des réponses intérieures

en travaillant sur les individus et leur rapport psychologique, parfois inconscient, au vivant.

*Comment obtenez vous vos résultats ?*

Si les questionnements posés en psychologie environnementale et en écopsychologie se rejoignent d'assez près, les manières d'y répondre divergent. En psychologie environnementale, la recherche se structure autour de problématiques ciblées, telle que les relations des enfants à la nature, la prévention des risques environnementaux... Pour y apporter des réponses, on peut faire de l'observation, monter des questionnaires et surtout bien sûr, travailler avec les individus et les différents acteurs de terrain...

Les protocoles de recueil de données sont très variés. Ensuite en fonction des résultats obtenus, on peut éventuellement préconiser certaines actions, nos observations peuvent être mobilisées pour contribuer d'une manière ou d'une autre à la société.

En écopsychologie c'est assez différent : l'approche est bien plus généraliste. Il y a une partie de questionnements de recherche mais aussi une part importante qui repose sur la mise en place de processus de reconnexion ou de rituels pour réhabiliter le lien entre la psyché humaine et l'environnement. Joanna Macy qui est une des figures importantes de l'écopsychologie a développé une méthode qu'elle nomme « le travail qui relie », par exemple. Son travail consiste à accompagner, par plusieurs étapes, l'individu dans une réflexion et une mise en relation de sa psyché avec la nature et son environnement.

To Face

*Pourquoi s'intéresser à la psychologie pour résoudre des problématiques environnementales ?*

On interagit avec le monde à la fois en tant qu'individu, en tant que société et en tant qu'espèce. S'intéresser à l'individu est un des angles d'attaque possible pour étudier les relations des humains à la nature. Ce qui ne veut pas dire que les choses sont cloisonnées, au contraire elles doivent rester interagissantes. Nous sommes certes des individus, mais nous sommes surtout des individus sociaux. Il y a une grande perméabilité entre la manière dont on se conçoit en tant qu'individu, la manière dont on se pense et l'environnement dans lequel on est plongé, que ce soit le milieu social ou le cadre naturel. Ce qui m'intéresse, c'est de voir quelles sont les interactions de l'individu avec ces autres niveaux.

À l'inverse, si on examine l'individu en dehors de ses interactions sociales, il est intéressant d'observer que nos relations avec l'environnement ne sont pas toujours des relations explicites. On rejoint alors le champ de l'écopsychologie où l'on parle de psyché, de relation inconsciente à la nature.

*On accuse beaucoup des attitudes dites trop individualistes d'être responsables d'une partie des problématiques environnementales...*

Je trouve qu'il y a beaucoup de poids placé sur l'individu, alors que ce n'est que la plus petite cellule de réflexion. Ces dernières années, l'accent a beaucoup été porté sur l'individu comme

possibilité, comme initiateur, comme facteur de changement. Les pratiques environnementales reposent maintenant sur des incitations pro-individuelles de changement de comportement. On veut que les humains se prennent en main pour avoir des pratiques plus éco-responsables sans forcément questionner l'implication sociale de leurs comportements. C'est une manière de dédouaner la société, d'éviter de poser des questions un peu plus complexes et difficiles à entendre concernant les changements structurels et sociaux qui s'imposent pour aborder avec cohérence les questions de conservation.

Un exemple : on peut à l'échelle individuelle avoir des pratiques environnementales positives, recycler, être dans le zéro déchet, composter... Mais si on habite en espace rural et qu'on travaille en ville, on devra tout de même prendre sa voiture, car il n'y a pas d'autres alternatives possibles. Il y a un cadre structurel qui est très difficile à modifier car il implique un questionnement et des améliorations sur la manière dont, en tant que société, on rend possible les interactions avec la nature, et comment, toujours en tant que société, on vit la relation à l'environnement. Cela rejoint des questions politiques.

*Les démarches de la psychologie environnementale et de l'écopsychologie partagent sans doute le présupposé selon lequel l'humain a un besoin de nature, psychique et physique ?*

Cette idée n'est pas récente. Elle est développée dès les années 80 par Edward O. Wilson autour de ce qu'il appelle l'hypothèse de « biophilie », et qui postule qu'en tant qu'humain, on a une tendance



innée - inscrite génétiquement - à rechercher le contact avec la nature. Pendant des milliers et des milliers d'années les humains ont vécu au contact de la nature, ils se sont forgés pendant tout ce temps, une disposition génétique et neuronale qui les rend réactifs de manière optimale à ces environnements.

Ce qui était une hypothèse peu évidente à présenter à l'époque de Wilson se trouve aujourd'hui confortée par de nouvelles techniques comme celles des neurosciences. Il y a, entre autres, des travaux menés sur l'activité cérébrale d'individus placés en immersion dans des espaces naturels. On a observé dans ces situations un meilleur fonctionnement entre les différentes aires cérébrales, ce qui tendrait à prouver que notre cerveau fonctionne mieux au contact d'un environnement naturel. D'autres travaux autour de la perception visuelle ont montré que notre cerveau réagit mieux à des stimuli venus d'environnements naturels. Ce sont les environnements que l'humain a le plus de facilité à analyser.

***Ce qui entre en contradiction avec notre mode de vie citoyen...***

Oui, c'est évident. L'évolution des modes de vie, notamment l'urbanisation croissante ou le développement du temps passé devant des écrans, a encore accéléré cet éloignement à l'égard des éléments naturels. Mais finalement, si le type d'environnement quotidien peut influencer nos relations au vivant, je pense que ce sont nos représentations de la nature, - collectives et individuelles - , qui construisent nos choix de vie

et la place qu'on lui accorde. On baigne dans ce que Descola appelle une « ontologie naturaliste »<sup>1</sup> : la nature est pensée comme extérieure à nous. On est capable d'admettre qu'on partage avec les autres êtres vivants des caractéristiques physiques et évolutives communes, une « continuité des physicalités ». Par contre on échappe difficilement à l'idée d'une discontinuité psychique entre ce qui relève de l'humain et le reste de la nature. Penser à une relation autre avec la nature c'est aussi tenter un dépassement de cette frontière pour la rendre perméable et poreuse.

***Quelles sont les actions possibles pour réduire ce décalage ?***

Inverser cette tendance suppose par exemple d'améliorer la fréquence de visite des milieux naturels, en ajoutant des parcs en ville, plus près des personnes, en incitant les individus à se rendre de manière plus régulière dans des espaces verts. Ce ne sont d'ailleurs pas forcément des espaces naturels préservés, des espaces naturels de proximité peuvent suffire pour peu que l'on y favorise la biodiversité. Certains pays sont allés dans ce sens en intégrant ces données à des politiques publiques de grande échelle. Par exemple en Corée, la fréquentation des forêts a été encouragée par la création de centres forestiers dédiés à la sylvothérapie (se soigner en allant au contact des arbres, ndlr), où les pratiques sont guidées et encadrées. Plus largement c'est tout un dispositif social, où l'idée est d'incorporer le rapport aux forêts de la toute petite enfance jusqu'à la vieillesse. Cela passe par le développement d'écoles dans la forêt, mais aussi par la fréquentation

régulière des espaces naturels par les personnes tout au long de leur vie. Ce qui part d'observations dans le champ de santé est concrètement mis en acte à travers des pratiques sociales.

***Est-ce que cette idée d'avoir sa “dose” de nature n’a pas pour conséquence une artificialisation du rapport aux environnements naturels ?***

Vous craignez que les espaces verts en villes réduisent dans l'imaginaire des gens la nature à une certaine idée ?

***Oui, à une idée assez utilitaire.***

Le côté utilitariste de la pratique peut effectivement être envisagé comme un écueil. On va aller en forêt dans un objectif clairement affiché de bien-être humain. Cet aspect fortement anthropocentré peut questionner... Est-ce que ce type de contacts avec la nature suffit ? Peut-il contribuer à transformer les représentations et les relations des individus vis-à-vis de la nature ? Pour moi, les choses ne sont pas aussi tranchées. Quand on sort en nature, la motivation est souvent individuelle : on va se détendre, retrouver des amis, exercer une activité physique, profiter d'un paysage, etc. Par contre le contact avec la nature engage de manière progressive une forme de sensibilité au vivant. C'est difficile à mesurer, ce processus est ténu et il va sans doute s'étaler sur plusieurs années, voire plusieurs dizaines d'années. Sur ce sujet,

certain travaux montrent que l'exposition pendant l'enfance à des milieux naturels a une influence sur la manière dont on conçoit ensuite l'environnement. C'est aussi pourquoi la question de l'accompagnement, du discours qui est produit en même temps que l'expérience de nature, sont probablement très importants dans la construction de la relation à la nature.

***Vous citez dans vos articles le travail de Richard Michel, qui a montré que l'on pouvait réduire les inégalités de santé à travers la prise en compte des enjeux environnementaux. En quoi les inégalités sociales et environnementales sont-elles liées ?***

C'est intéressant, car c'est souvent un volet oublié quand on parle des bénéfices possibles apportés par une interaction avec la nature. On aborde les bénéfices physiques, les bénéfices psychiques, mais il y a d'autres dynamiques, notamment la conséquence sur les inégalités, et plus précisément les inégalités sociales environnementales. Il faut savoir qu'il y a des inégalités de relations à l'environnement dans les milieux urbains. Les quartiers les plus défavorisés sont aussi les quartiers les moins exposés à la nature, puisqu'elle se trouve rarement à proximité. La nature y est de moindre diversité, l'exposition à certains types de polluants est plus élevée. Cela fait partie des implications de l'écologie environnementale en termes de politique publique.

***Une des idées fortes du projet est de “faire face” à l’impact humain sur l’environnement.***

***Pour autant il semble que les actions tardent. Comment analyser ce déni de problématiques désormais très visibles ?***

Une des pistes est de travailler sur des rapports inconscients à la nature. Le phénomène de déni relève de la difficulté à incorporer des informations aussi importantes et d'agir en conséquence. L'individu est en quelque sorte choqué et donc incapable de réagir.

Joanna Macy, spécialiste de l'écopsychologie, a montré qu'il y a différentes manières de se positionner selon les individus : le premier scénario est ce qu'elle appelle *business as usual*, on fait comme si de rien n'était parce que c'est trop douloureux, on n'a pas envie de s'y confronter. Le deuxième scénario traite plutôt de l'anxiété, on est envahi par des sentiments négatifs, de la tristesse, de la colère, un sentiment d'impuissance. Il y a un troisième scénario, celui du “grand tournant”, auquel souscrit l'auteur. Il s'agit de dire que l'on est engagé dans un processus de transformation des relations avec la planète et que l'on peut choisir en conscience d'y contribuer, de différentes manières. Soit en développant des actions sociales de lutte - les ZAD pourraient faire partie de ce champ, soit en contribuant au développement de nouveaux modes de relation avec la nature et le vivant. C'est ce qui se joue avec le développement de la permaculture ou des écohabitats par exemple, ou en travaillant sur son propre rapport à la nature. Ce sont des pistes possibles et complémentaires.

***Et les survivalistes, vous les situeriez où ?***

Plutôt dans le deuxième cas : c'est de la colère, de la peur. La notion d'effondrement rejoint celle de « grand tournant » dans le sens où il s'agit d'envisager que le monde tel que nous le pratiquons est en train de changer. Néanmoins, il y a dans cette théorie du grand tournant une dimension positive : c'est l'opportunité de repenser nos rapports au monde pour aller vers plus de durabilité.

***On peut avoir une image stéréotypée du bien-être que peut apporter la nature en oubliant le fondement scientifique précis sur lequel reposent ces incitations. Il apparaît maintenant qu’il ne s’agit pas que d’un style de vie...***

On a désormais la possibilité d'associer un certain nombre de disciplines autour de ces thèmes. Les questions de bien-être peuvent être associées aux champs de la médecine, des neurosciences, de la psychologie, de l'écologie. Ce qui est particulièrement intéressant c'est que les résultats de ces études sont assez convergents. Des résultats que l'on pouvait observer de manière empirique sur le bienfait d'une promenade en forêt, se précisent lorsqu'on trouve des indicateurs physiques observables pour appuyer ces hypothèses. Cela peut aussi inviter à s'intéresser aux dimensions de recherche et de réflexion du champ de l'écopsychologie, et à ouvrir le champ des pratiques. Au-delà du fait que la nature est effectivement nécessaire à toute vie, elle est nécessaire à notre quotidien et à notre humanité.

<sup>1</sup> Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 2015.



# Direction éditoriale

Réunissant artistes, chercheuses et chercheurs, et autres acteurs de la culture, **Léonore Larrera** et **Alexandre Parodi** tentent de créer des moments d'implication où la fabrique des idées peut naître de la rencontre de ces différentes pratiques.

Au travers d'organisations d'expositions et colloques, ils s'intéressent aux travaux artistiques et scientifiques qui incarnent les grandes mouvances et réalités contemporaines, aussi bien sur notre rapport au corps, au sacré, aux outils numériques qu'au naturel.

To Face

# New Relation

Élaboré par la styliste **Mattia Akkermans** et l'artiste **Morgan Belenguer**, New Relation pense par le prisme de la création de nouveaux systèmes de relations entre humains et non-humains, vivants et non-vivants.

Leurs intérêts se portent sur les liens de réciprocité et d'interdépendance entre ces différentes entités, à partir du constat de l'emprise croissante et sans précédent des hommes sur Terre, dans la nouvelle ère planétaire de l'Anthropocène.

En constante évolution, New Relation est conçue comme une entité métamorphique.

[www.newrelation.earth](http://www.newrelation.earth)



Nos remerciements à  
Paris Art Lab, Leslie Veisse, CIV den Oever, Polymer Science Park, Atelier Feoni,  
Pascal, Mark Adams, Théo Veillon et Laetitia Drevet.

L'exposition To Face s'est tenue à Paris Art Lab à Paris  
du 24 Septembre au 27 Septembre 2020.

Photographies par New Relation  
Imprimé chez Vit Repro Paris  
Papier : Olin Rough Extra White 130gr

Go Face'